

périssaient leurs parents et les champs de bataille où ils versaient leur sang; il a fallu leur apprendre ce dont ils ne se doutaient pas; c'est que les gens qui envoyaient leurs généraux au supplice, et qui ne savaient leur donner ni vêtements ni pain, avaient organisé leurs victoires.

Enfin, las de tant d'horreurs, Jacques Bonhomme intervint un jour dans une querelle qui s'éleva parmi ses cruels dominateurs, et pour obtenir son appui il fallut renoncer aux échafauds. De ce moment, il montra une aversion et un dégoût profond de tous ces hommes de sang. Ils furent poursuivis les uns après les autres par la haine publique qui s'attacha à leurs noms.

Cependant il fallait composer un gouvernement pour le pays, et lui donner d'autres magistrats que le bourreau. Il s'était formé une sorte d'aristocratie révolutionnaire, pour qui le pouvoir était une place de sûreté qu'elle ne voulait pas livrer. Plus prévoyante peut-être que Jacques, elle se cantonna dans le gouvernement nouveau, dont il aurait bien voulu la chasser. Sans trop de réflexion, par instinct d'honnête homme, il se mêla même un peu à ceux qui se firent mitrailler pour expulser la convention.

Il fallut encore subir cette souveraineté nouvelle, léguée par de tristes et récents souvenirs. On commença à en faire le siège et à la miner,

en y employant ce qu'elle donnait de liberté. Jacques Bonhomme aime à honorer ceux qui le gouvernent, et ceux-là il les méprisait beaucoup. C'était un ensemble de toutes les médiocrités, tant avait été moissonné ou chassé ce qui était élevé par le talent, la vertu, la richesse ou la position. Le gouvernement directorial se défendit de son mieux. Sous l'abri des victoires dont nos armées effrayaient l'Europe, il détruisit les libertés publiques. N'osant plus verser le sang, il envoya périr dans les déserts de l'Amérique les élus que Jacques Bonhomme avait honorés de sa confiance.

Il n'y en eut pas pour long-temps. Un pouvoir jaloux, mesquin, malhabile, ignoble, ne saurait subsister même par la tyrannie. Le désordre se mit partout; la gloire militaire s'éclipsa. Alors revint de l'Orient celui qui, deux ans auparavant, avait déjà saisi toutes les imaginations par ses victoires, qui avait laissé entrevoir en lui comme une sorte de grandeur mystérieuse, se plaçant hors de pair avec les autres gageurs de batailles; qui, dans la crainte de voir s'amoinrir le prestige, avait fui tout cet entourage vulgaire du directoire, pour aller en Égypte, se revêtir encore plus de l'éclat du merveilleux.

A peine avait-il mis le pied sur le rivage, que Jacques se jeta à ses pieds, le conjurant de ren-

dre à la France la grandeur, la puissance, le bon ordre, la sécurité. Sans aucun soin de l'avenir, tout préoccupé de ce qui l'affligeait et l'offensait, il fit bon marché des libertés du pays, les sacrifiant joyeusement à celui qui renversait tout au-dehors et réglait tout au-dedans. Jamais homme ne fut plus content et plus glorieux que Jacques Bonhomme à cette époque. Il retrouvait tout ce qu'il aurait pu regretter dans le passé, et ne craignait point de voir revenir ce qui lui déplaisait. Tout lui semblait pour le mieux; il s'était donné un maître, mais c'était le maître du monde. Il se sentait, non pas humilié, mais fier; non pas esclave, mais dominateur.

Lorsque toute cette gloire se décora des pompes de la souveraineté, lorsque le général devint un empereur, Jacques n'eut pas d'abord grand goût à cette représentation théâtrale: il s'en railait, mais bien bas; car il avait peur et respect. Il eut de la peine à prendre au sérieux ceux de ses cousins qui devenaient comtes ou barons. Mais il le leur pardonnait, précisément parce qu'il s'en moquait.

A force de victoires merveilleuses, de royaumes conquis et distribués, à force de succès et de génie, ce clinquant et ces oripeaux prenaient pourtant un éclat plus réel, et semblaient se changer en or véritable. Par malheur il en cou-

tait cher à Jacques Bonhomme. Tout séduit qu'il pouvait être par la gloire, la guerre perpétuelle lui était fort dure. Cette dévorante conscription, qui lui enlevait tous ses enfants, et semait leurs ossements dans toute l'Europe, pour faire des rois de Joseph ou Jérôme, devenait chaque jour plus odieuse. D'ailleurs il ne fallait pas moins qu'un joug de fer pour tenir en respect et en silence cet univers vaincu, et pour extorquer de la France les forces nécessaires au maintien d'un régime si extraordinaire. Donc, plus de liberté; des prisons d'état; la parole et la presse esclaves; partout et pour tout l'obéissance passive. Puis le commerce n'allait pas; on prenait à Jacques ses percales et ses mousselines pour les brûler; on lui faisait payer le sucre cher, ou augmentait les impôts, et les créanciers étaient soldés par des banqueroutes.

De la sorte le grand empire n'était nullement le fait de Jacques Bonhomme. Il eût volontiers pris patience, s'il eût vu un terme à tant de gloire et de souffrance, mais c'était toujours à recommencer: une victoire de plus, c'était une guerre de plus; il avait complètement perdu son goût pour les *Te Deum*. Une fois il crut pourtant que le héros et lui allaient prendre quelque repos. C'était après ce pompeux mariage avec l'archiduchesse. A la naissance de cet enfant roi, Jac-

ques, en bon père de famille, trouvait qu'il y avait là de quoi satisfaire un homme, si grand qu'il fût. Mais c'était une idée bourgeoise; ce n'était pas de cela qu'il s'agissait: la passion du jeu ne s'apaise point, lors même que des empires et des armées sont les enjeux. Tant fut risqué que tout fut perdu. Jacques apprit un jour, par un bulletin, que pour avoir cru que les saisons aussi devaient obéir à sa volonté, le grand homme avait fait périr cinq cent mille soldats. Nouveaux efforts, nouveaux sacrifices, nouveaux désastres. Le dévouement de Jacques Bonhomme ne se ralentit pas; il eût donné la dernière goutte de son sang pour fournir, à celui qui avait perdu la France, les moyens de la sauver. Génie du capitaine, courage des soldats, tout fut inutile. Paris vit défilér dans ses murs les armées étrangères. C'est le plus cruel moment qu'ait jamais eu Jacques Bonhomme; lui, si bon Français, lui, si glorieux de tant de victoires, lui, tout à l'heure maître de l'Europe, voir les Cosaques bivouaquer dans sa bonne ville de Paris! Il a encore le cœur serré quand il pense à cet affront et à ce chagrin.

La victoire était la condition du contrat passé avec le grand empereur; il y manquait, le contrat était rompu. Jacques se sentait peu de penchant pour l'ancienne race de ses rois. D'abord il l'avait un peu oubliée. Elle revenait avec les armées

étrangères, et c'était un terrible grief; puis il avait un certain pressentiment que ces princes avaient la main malheureuse. Bourbon et révolution étaient deux idées attachées ensemble dans son instinct; de plus habiles auraient expliqué pourquoi; lui, il en jugeait comme d'un mauvais sort. Pourtant, comme il est homme de bon sens, qui ne s'obstine pas aventureusement contre la nécessité, il accepta ceux que lui donnait le destin, bien résolu de s'arranger avec eux, à sa guise, non à la leur.

Les princes légitimes furent assez surpris en retrouvant leur ancien compatriote Jacques Bonhomme. Il avait fort changé durant leur longue séparation. Ce n'était plus ce bon bourgeois, parfois hargneux et difficile, mais retournant ensuite, après un moment passé, cultiver son champ ou auner son drap. Il avait pris une large assiette dans le pays et s'y était mis d'àplomb. On ne l'intimidait plus; on ne lui imposait guère, et il était bien au-dessus d'une quantité de cajoleries, avec quoi on l'apaisait autrefois. Le roi n'était plus pour lui un Dieu sur la terre, entouré de ses demi-dieux; c'était l'homme de la nation, exerçant un pouvoir utile, revêtu d'une majesté tout humaine, non plus religieuse et mystique. La jalousie de Jacques était surtout singulièrement éveillée sur le chapitre de l'égalité. Il était

là-dessus plus chatouilleux que sur nulle autre chose. Lui et les siens avaient été ennoblis de la façon qui ennoblit le mieux, à la pointe de l'épée. Autrefois, étant soldats, ils avaient gagné Laufeld ou Fontenay; maintenant officiers ou généraux, ou maréchaux de France, ils avaient remporté des victoires de Jemmapes, de Marengo, d'Austerlitz; ils avaient conquis l'Europe. Quel moyen de ramener aujourd'hui Jacques Bonhomme à son ancienne place? Il fallait compter avec lui et le bien ménager. En outre il avait toujours son vieux levain contre les jésuites, et son éducation philosophique le disposait trop mal pour le clergé.

Si l'on avait su, ou si l'on avait pu prendre garde à tout cela, on aurait fait très bon ménage avec Jacques: on lui avait donné la paix qu'il avait tant souhaitée; le commerce était en réelle prospérité; il y avait à la fois liberté et repos. C'était de quoi vaincre de grandes préventions; elles seraient allées diminuant, n'était une incurable méfiance de part et d'autre. Jacques imaginait sans cesse qu'on voulait lui ôter ses libertés, lui manquer de foi, le remettre en roture et infériorité, le livrer tout garrotté au gouvernement des prêtres. D'autre part, ceux qui avaient été, ou qui croyaient devoir être restaurés, s'épouventaient et s'irritaient dès que Jacques Bonhomme voulait user un peu librement de ses droits.

On lui imputait toujours de mauvais desseins, ou un funeste aveuglement. On lui reprochait les crimes et les malheurs du passé, l'accusant de vouloir les recommencer, lui qui les détestait. Puis on entreprenait de réformer ses mœurs et de refaire son éducation, ce qui l'offensait beaucoup. On l'appelait impie et sacrilège; on voulait qu'il fût père de famille, non pas à sa mode et selon sa situation, mais à la façon du temps passé. Enfin, au lieu d'honorer, comme il eût été juste, son bon sens, son expérience si chèrement acquise, son goût pour le bon ordre, son respect des lois, on s'inquiétait et on l'inquiétait. Il ne savait jamais sur quoi compter, toujours menacé d'être châtié, s'il n'était sage, et mis en dure tutelle, s'il contrôlait de trop près ses affaires.

Pourtant cela dura plus long-temps qu'on aurait pu le croire. Les uns comme les autres étaient devenus plus sages, moins passionnés, plus amis du repos. Ce n'étaient plus les anciennes ardeurs, les convictions absolues, les folles espérances. Les gouvernants de la restauration furent timides, et Jacques Bonhomme fut patient. Cette conduite honorable et prudente lui fit un extrême honneur; il devint plus raisonnable, plus éclairé, moins livré au premier vent des impressions, plus honnête homme encore que par le passé. Ce n'était ni faiblesse, ni timi-

dité, c'était sagesse, c'était crainte de trouver pire en cherchant mieux.

Aussi rien ne fut plus grand et plus beau que le moment où, attaqué dans ses droits, il se mit à les défendre. Jamais si merveilleuse force ne fut employée à justice plus évidente; jamais peuple n'eut tant raison. L'événement fut aussi prompt et décisif que la cause était bonne. En outre quel courage! quel vaillant souvenir de la gloire militaire! quelle modération dans la victoire! quelle humanité envers les vaincus! quelle sagesse à laisser s'accomplir le seul dénouement raisonnable!

Maintenant Jacques Bonhomme est le maître, le seul maître : maître chez lui, qui aurait droit de le trouver mauvais? C'est à lui d'aviser à l'usage qu'il pourra faire de sa souveraineté. S'il en jouit sagement, il s'honorera encore plus que par ses glorieuses journées. S'arrêter après une révolution accomplie d'une telle sorte, refaire tranquillement un gouvernement après avoir écrasé l'autre dans la rue, voilà ce qui sera nouveau, imprévu, admirable. L'aristocratie anglaise assura le repos et la liberté de son pays en 1688. Elle congédia les Stuart, sans tumulte et sans convulsion; les libertés écrites dans les lois, devinrent réelles et inattaquables; du reste, l'ordre social demeura le même. Jacques n'a cherché

non plus qu'une sécurité et des garanties qui lui manquaient. Il a combattu pour conserver ce qu'on lui disputait, non pour conquérir ce qu'il a déjà! Lui, qui est devenu une sorte d'aristocrate, il a voulu faire aussi son 1688. Mais ce n'est pas si facile. Sa famille est nombreuse, quelquefois désunie, souvent mal disciplinée. Au-dessus, au-dessous de lui, il a des ennemis, qui veulent aussi tenter la fortune des voies de fait; ils trouvent que c'est le vrai moyen de résoudre toutes les questions. Une fois la force a eu raison; ils en concluent qu'il n'y a pas au monde d'autre raison que la force. Ils tiennent ainsi Jacques Bonhomme en alerte continuelle; il est bien loin du repos qu'il a voulu.

A travers tant de tracassés et de périls, son grand bon sens se manifeste pourtant en presque toute occasion. Il a choisi un roi, et il y tient beaucoup; c'est son roi à lui; ce n'est plus le seigneur du pays, le premier gentilhomme du royaume, comme disait François I^{er}; son pouvoir ne vient plus de lui-même; son lustre ne tient plus à quelques-uns. Il est tout à tous; il ne dit plus : « L'état, c'est moi. » Au contraire, l'état dit : « Le roi, c'est nous. »

Mais, précisément pour cela, Jacques le veut grand, noble, respecté; il veut que son roi ait autant de majesté, et une majesté plus solide

que les autres rois. Il lui plaît qu'il soit d'aussi grande maison qu'aucun souverain d'Europe. Jacques n'est pas assez abstrait pour croire qu'il a choisi Louis-Philippe, à part sa situation de prince, et comme le propriétaire le mieux méritant de la banlieue.

Ce n'est pas lui qui se prendrait de haine et d'envie contre une grandeur dont il s'honore; qui outragerait celui qu'il a élevé, qui lui marchanderait l'éclat de la royauté, qui lui refuserait la faculté de secourir le malheur et d'encourager les arts. Sa logique à lui, c'est de bien savoir ce qu'il veut; il n'ignorait pas que les rois ont une couronne, des palais, un nombreux cortège, un luxe obligé. Il a cru un roi nécessaire et n'ira point le découronner et le flétrir. Il a fait une révolution d'homme libre, et non pas une saturnale d'esclave.

Sa foi en la royauté est ferme, sans être superstitieuse. Il croit l'institution bonne, indispensable même. Elle est conforme à ses habitudes, à ses penchants. Il aime à crier : « Vive le roi ! » Dans les anciens temps, il a dû souvent du bonheur et de la gloire à la puissance royale, qui lui servit de refuge contre ses oppresseurs.

Mais surtout il a en répugnance et mépris les souvenirs de république; il est prêt à se prendre de belle colère contre ceux dont l'imagination

dépravée et les passions ignobles mettent à l'étude un mélodrame révolutionnaire, pour y essayer le rôle de Robespierre et de Danton. Quant aux rêveries américaines, il ne les comprend pas, et pense en gros que des peuples si différents ne peuvent pas avoir le même gouvernement.

Il est chatouilleux sur tout ce qui touche l'honneur national, et aurait bien vite repris sa vieille épée, si le pays était attaqué ou offensé; mais il ne se soucie nullement de verser son sang et de ruiner la France pour arrondir les périodes ronflantes de tel ou tel orateur, ou pour vérifier les prédictions des politiques de café. Quand on promet de prendre son dernier écu et son dernier enfant, on n'exerce sur lui aucune séduction.

Il commence à faire moins de compte des conseils et des commandements des publicistes quotidiens. La liberté de la presse et des journaux n'a plus pour lui les charmes du fruit défendu, de la jouissance menacée. Il trouve ces messieurs trop présomptueux et hautains; ils le régissent d'une façon trop absolue. Ils se sont trompés si souvent que Jacques apprend peu à peu à estimer son bon sens plus que leur bel esprit. Il a envie de se tirer de la politique littéraire qui deux ou trois fois lui a gâté ses affaires.

Quand il entend dire que la presse est un quatrième pouvoir, une magistrature suprême, il se prend à rire et réfléchit qu'au fait un article de journal n'est que la façon de penser de quelqu'un; comme il n'écoute pas la conversation de toutes sortes de personnes et la laisse là quand elle est ennuyeuse, bruyante ou absurde, il peut bien en faire autant lorsque cette conversation lui arrive en caractères moulés, rangés par colonnes, sur un papier humide.

Mais ce qu'il est avant tout, c'est grand ami de l'ordre public; les émeutes excitent son courroux, on l'a toujours trouvé prêt à obéir au rappel, et à son grand dépit, ce qu'il a été avant tout, c'est garde national zélé. De tous ses devoirs de citoyen, c'est presque le seul qu'il ait eu à remplir. Il a pourchassé devant sa baïonnette ceux qui troublaient son repos et son commerce; mais soit légèreté, soit faiblesse, il ne sait pas montrer assez d'indignation ni de répugnance aux sophistes ou aux rhéteurs de l'émeute; il les a réprimées, mais pas encore suffisamment découragées; de sorte qu'il a fallu souvent recommencer. Son opinion a plus d'instinct que de raisonnement, plus de vivacité que de constance. A un jour donné, il est vaillant et animé; le reste du temps il a trop d'indifférence et de laisser-aller; il aime le bien et ne se

garde pas assez du mal. Peu à peu l'expérience lui apprendra que ses devoirs ont augmenté avec ses droits, et qu'il lui faut être plus grave, plus ferme, plus prévoyant que par le passé. Plus tard, s'il reste ce qu'il fut autrefois, s'il aime mieux jouir de la liberté de fait sans se donner de la peine, que d'en prendre beaucoup pour avoir la liberté de droit, il pourra retomber dans sa douce insouciance. En ce moment elle le perdrait; il faut qu'il prête secours aux défenseurs du bon ordre et de la raison; il ne doit pas être médiocrement de leur avis, qui est le sien. Qu'il les sache reconnaître, les choisisse, les encourage, se mette avec eux de tout cœur.

Ses ennemis comptent beaucoup sur un vieux défaut qu'ils lui connaissent et qu'ils flattent de leur mieux. Ils espèrent égarer sa passion d'égalité, le rendre envieux, méfiant, l'exciter contre tout ce qui s'élève, l'empêcher d'accorder pleine confiance à qui que ce soit de peur de le grandir. Jacques aurait tort de les écouter. Quelque grand que fût son préjugé contre l'aristocratie, il a touché le but et peut se tenir pour satisfait. Sa volonté est faite; ceux dont la vanité blessait sa vanité ne sont plus en scène. Dès long-temps condamnée à ne pas enfoncer ses racines dans le sol, à ne pas siéger sur elle-même, l'aristocratie française était devenue un appendice de

la personne royale. Elle croissait et florissait selon la fortune de la dynastie. Leur sort semblait être enchaîné. Charles X abdique la couronne; l'aristocratie abdique la cité. L'amour de la patrie a été remplacé par la fidélité domestique; au coup qui a renversé l'ancienne royauté, l'aristocratie se disperse, comme des serviteurs effarés, qui n'ont plus leur maître. Leurs intérêts semblent tellement à part du pays, qu'encore une fois c'est en ses ennemis qu'ils mettent leur recours. Il y a quarante ans, ils allèrent se mêler aux armées qui voulurent envahir la France; aujourd'hui que l'Europe reste froide à de telles plaintes, l'impuissante aristocratie émigre vers l'anarchie. Ce n'est plus l'étranger qui nous menace, c'est l'esprit de désordre; elle lui arrive en auxiliaire; elle lui apporte ses passions et ses sophismes. La France est en péril, qu'elle s'en tire comme elle pourra; ces Français-là ne viendront pas à son aide. Ils lui souhaiteront malheur, contribueront de leur mieux à ses embarras, mettront leur espoir dans ses misères; sauf, quand elle aura triomphé, à venir réclamer leur part de la prospérité ou de la gloire nationales.

Jacques Bonhomme a peut-être encore trop de préventions pour voir que c'est un des inconvénients de la situation, et qu'il vaudrait mieux

pour tous voir finir cette scission dénaturée. Quoi qu'il en soit, aucune supériorité ne peut lui être imposée; mais il n'en faut pas conclure que toute supériorité doit être à jamais menacée d'ostracisme; seulement une aristocratie large, mobile, ouverte à tous, née des entrailles du pays, recevra, jour à jour, par habitude, par confiance, par progrès de temps, une investiture nationale, non de la loi, qui serait insuffisante, choquante ou ridicule, mais des mœurs et du cours naturel des choses. Ce n'est pas d'une institution qu'il s'agit, mais d'un esprit général, qui préférera le repos à l'agitation, l'ordre aux perturbations, la durée au changement: conditions qui ne peuvent guère s'accomplir dans une vieille société toute pleine de souvenirs, lorsque rien n'est honoré, lorsqu'aucune existence n'est entourée d'égards, lorsqu'il n'y a nulle solidité dans la précieuse possession de la confiance et de l'estime publiques.

Ainsi Jacques Bonhomme se rassurera peu à peu; cette aristocratie, plus personnelle que sociale, ne peut être que son œuvre. Il n'y en aura pas d'autre que celle qu'il reconnaîtra de son plein gré et pour son plus grand avantage. Services rendus, capacité, talent, richesses, souvenirs; c'est à lui de choisir les titres qui lui agréeront le plus, de les peser, de les balancer,

de les combiner, afin d'accorder sa confiance et ses égards, comme il l'entendra. Mais s'il ne voulait rien élever et rien honorer; s'il trouvait plaisir à ne rien reconnaître au-dessus de l'universel niveau; s'il se préoccupait d'une perpétuelle jalousie; si, sans écouter sa droite raison, il ne voulait point voir que toute la puissance de l'état ne pouvant être concentrée dans la personne royale, il faut aussi entourer de considération ceux qui se trouvent dotés d'avantages naturels ou sociaux et ne les point traiter en ennemis du pays; si son ambition était de tout rabaisser et non point de s'élever à tout; alors la liberté et l'ordre public seraient en grand péril. Jacques Bonhomme peut déjà entendre comment, lui aussi, est appelé privilégié et aristocrate; déjà sa boutique est traitée de fief et son héritage d'usurpation; déjà on lui impute la misère du pauvre: on ameute contre lui ceux qui manquent de revenus ou de travail.

Il y a aussi une égalité au-dessous de lui, et c'est là qu'on voudrait le faire descendre. Qu'aura-t-il à répondre si de son côté il ne veut aucune inégalité, s'il veut nier ou détruire celles qui existent réellement? Donc, plus de société et guerre civile, jusqu'à ce qu'arrive le despotisme, ce grand niveleur qui confond, dans la condition commune d'obéissance, les grands et

les petits, comprimant les supériorités dont il s'inquiète ou se chagrine.

Est-ce l'avenir de Jacques Bonhomme? Beaucoup le disent ainsi. Il peut avoir de meilleures espérances. C'est toujours un grand danger que d'avoir son sort uniquement dans ses propres mains; mais il a beaucoup souffert, passé par bien des épreuves; il a gagné une coûteuse sagesse; il a le sentiment de sa situation et de sa force. Nous verrons.

GIBERT.

